

Quel(s) rôle(s) pour les « facettes » ?

1. Introduction

On admet couramment qu'un nom comme *livre* a plusieurs « facettes » de sens, par exemple qu'il peut évoquer à la fois un objet matériel et un objet qui contient de l'information, sans qu'il y ait antagonisme ou tension entre les deux (Cruse 1995, 1999, 2003a). Selon Cruse, les facettes sont distinctes de ce qu'il appelle des « micro-sens » (Cruse 1999, 2003a), comme par exemple les différents sens de *knife* (ustensile de cuisine, arme, outil de jardin). Les facettes se prêtent à des coordinations sans effet de zeugma, comme dans *Ce livre est très gros (objet matériel) mais peu intéressant (contenu)*. L'importance des facettes est admise en sémantique lexicale, mais sa fonction dans la production et la compréhension des expressions est loin d'être claire. Dans cet article, je ne proposerai pas une solution générale à ce problème, mais une illustration limitée du rôle que jouent ou ne jouent pas les facettes. Pour ce faire, j'examinerai deux cas très dissemblables. Le premier concerne la quantification, le second la composition sémantique. Ces deux thèmes sont exemplifiés par deux problèmes bien connus dans la littérature.

- a. Dans une phrase comme *Marie a lu tous les livres de l'étagère*, on n'est pas obligé d'admettre que Marie a lu absolument tous les livres dans un contexte où, sur l'étagère, il y a deux ou plusieurs exemplaires d'un même livre (ou de plusieurs livres). Marie ne lit vraisemblablement pas deux fois le même livre.
- b. Dans une phrase comme *Marie a commencé le livre*, quels sont les facteurs qui poussent à construire une interprétation comme « Marie a commencé à lire le livre » ?

Pour l'essentiel, je montre que ces deux cas sont très différents et qu'il serait donc simplifiant de considérer que la division en facettes, même si elle est intuitivement commode, a un impact sémantique uniforme. Le premier cas pose le problème général de l'individuation par les descriptions d'objet (objet matériel ou informationnel). Les facettes apparaissent comme le lien entre les dimensions de l'expérience et l'identification, au sens de Guarino et Welty (2000), et leur contenu propre n'est pas déterminant. Le second cas touche à la même distinction entre objet matériel et objet informationnel, et la facette informationnelle joue un rôle crucial. Le plan de l'article est le suivant. Dans la section 2, je présente le problème de la quantification. Dans la section 3, j'examine la solution formulée dans le cadre du lexique génératif de Pustejovsky et j'indique la difficulté à laquelle elle conduit. Dans la section 4, je propose une approche plus flexible en introduisant la notion de granularité minimale comme principal facteur explicatif. J'insiste également sur le fait que certains aspects importants du fonctionnement des facettes sont pour l'instant encore obscurs. Dans la section 5, je discute certaines approches de la sémantique de *commencer* et je propose d'intégrer aux aspects mentionnés dans la littérature celle d'une modification de l'agent. Cela permet d'expliquer un cas particulièrement récalcitrant, celui de *commencer un livre* au sens de « commencer à lire un livre » et, de façon moins anecdotique, de montrer que, par rapport à la sémantique de *commencer*, c'est la dimension informationnelle de *livre* qui est déterminante. Toutefois, les problèmes étudiés ne relèvent pas des facettes en tant que telles et je conclus que l'intérêt de cette catégorie n'est peut-être pas aussi grand qu'on pourrait le croire.

2. La quantification. Remarques préliminaires

Un certain nombre d'auteurs qui travaillent sur la polysémie dans une perspective formelle et computationnelle ont fait remarquer que la quantification sur des noms comme *livre* amène à des interprétations différentes selon les facettes que l'on considère (voir par exemple Asher et Pustejovsky 2005, Copestake et Briscoe 1995, Jackey 2001). Par exemple, un GN comme *tous les livres* peut faire référence à tous les livres physiquement différents ou à tous les livres qui ont des contenus différents. L'observation est générale. Ainsi, une phrase comme (1) admet au moins deux interprétations selon que le locuteur vise un certain exemplaire ou un livre défini par son contenu. Dans le premier cas, il peut apprécier un exemplaire particulier, comme illustré en (2). Dans le second cas, il apprécie le contenu, voir (3)¹.

- (1) J'aime ce livre
- (2) J'aime ce livre parce que j'ai griffonné des dessins dedans
- (3) J'aime ce livre parce qu'il est bien écrit

Une solution simple consiste à compter différemment les livres selon les différentes facettes qu'ils présentent. Ainsi, du point de vue informationnel, deux livres ayant le même contenu seront considérés comme identiques, alors qu'ils compteront comme deux livres distincts du point de vue physique. Si, sur une étagère, nous avons un ensemble de n livres comportant m ($\leq n$) livres informationnellement différents, la facette informationnelle induira une partition de l'ensemble de départ en m sous-ensembles distincts. Si, pour la phrase (4), nous adoptons une interprétation informationnelle de *lire*, nous devrions aboutir à la reformulation en (5).

- (4) Marie a lu tous les livres de l'étagère
- (5) Pour chacun des m sous-ensembles de livres, Marie a lu exactement un livre de ce sous-ensemble.

La reformulation (5) n'a rien de « standard » puisqu'on quantifie habituellement sur des individus, des événements, des propriétés, etc., mais pas sur des classes d'équivalence. Il y a donc un risque que (5) soit purement conjoncturelle et ne fasse que paraphraser notre intuition.

En fait, le problème n'est pas limité à *livre* ni à *tous les*. D'une part, toutes les activités qui peuvent être exercées sur un seul exemplaire d'un type donnent lieu à une interprétation analogue. Ainsi (6) peut être interprété comme « Marie a essayé tous les modèles » et (7) comme « Marie a opéré tous les types de tumeur ».

- (6) Au salon de l'auto, Marie a essayé toutes les voitures

¹ Un relecteur fait remarquer le caractère bien connu de ce type d'observations et s'étonne apparemment de l'intérêt qu'on peut encore leur porter. Je répondrai deux choses. D'abord, je m'intéresse avant tout à certaines des *solutions* qui ont été proposées, et dont il ne me semble pas qu'elles soient ni intuitivement ni techniquement évidentes. D'autre part, ce relecteur mentionne des exemples comme *Ils ont le même nez* en face de *Ils habitent le même village*. Je ne suis pas sûr du tout que la question posée par ces exemples soit strictement la même que celle que j'étudie, car l'exemple des nez met en jeu la ressemblance et non pas l'identité. Il faudrait étudier les relations entre ces deux questions, ce qui dépasse le cadre de cet article et, pour le coup, ne me paraît pas du tout trivial.

(7) Marie a une grosse expérience : elle a opéré toutes les tumeurs

D'autre part, (8) et (9) ont un potentiel d'interprétation semblable à celui de (6).

(8) Au salon de l'auto, Marie a essayé chaque voiture

(9) Au salon de l'auto, Marie a essayé (des + quelques + plusieurs) voitures

Par ailleurs, le contexte est un facteur important, dans certains cas au moins. Dans (10), on a une préférence nette pour l'interprétation informationnelle, alors que l'interprétation par exemplaire n'est pas exclue pour (11) et paraît plus appropriée pour (12).

(10) Marie a lu chaque livre sur la question

(11) Marie a lu chaque livre du colis pour s'assurer que la mise en page était strictement identique

(12) Marie a lu chaque livre du colis pour voir dans quel exemplaire le code était caché

Enfin, on pourrait penser que les exemples considérés jusqu'ici ne sont que des illustrations particulières de la distinction générale entre type et exemplaire. C'est vrai dans la mesure où un type peut créer une partition à l'intérieur d'un ensemble d'individus. Il y a néanmoins deux raisons de ne pas se limiter à ce point de vue. Premièrement, un même individu peut être un exemplaire de deux ou plusieurs types. Ainsi un même livre peut exemplifier à la fois le type roman, le type texte en prose et le type épopée. Deuxièmement, et surtout, l'interprétation d'une occurrence de *N* comme *type de N* n'a rien d'automatique, comme le montre le contraste entre (13) et (14). On peut fabriquer quantité d'exemples semblables : ?? *La France a deux porte-avions et quatre porte-avions en tout*, ?? *La biblio de Marie contient deux cent livres répartis en huit livres*, etc.

(13) ?? Cet hôtel contient quatre suites et dix-sept suites en tout

(14) Cet hôtel contient quatre types de suite(s) et dix-sept suites en tout

3. La quantification. La solution du lexique génératif

A l'intérieur de l'ensemble d'hypothèses et de techniques de représentation connues sous le nom de *lexique génératif* (voir Pustejovsky (1995) pour une introduction générale), Asher et Pustejovsky (2005) ont proposé une solution au problème de l'individuation. Elle fait appel à la notion de *dotted type*, généralement traduit par « type pointé », mais que je préférerais traduire par « produit de types », qui est l'appellation habituelle pour cette opération.

L'esprit de la solution peut être résumé comme suit. Les unités lexicales se voient associer des facettes et, lorsqu'un même individu peut avoir plusieurs facettes en même temps, il est décrit par un produit de types, noté par \times . Par exemple, le mot *livre* a un type (*phys \times info*), qui rappelle qu'un livre est à la fois un objet physique et un objet informationnel. Un prédicat comme *lire* exploite à la fois les propriétés physiques et informationnelles des référents de son complément. Cela signifie que, à un certain niveau de la représentation sémantique, il a pour argument un objet de type (*phys \times info*). Comme les objets de ce type sont individuéés par leur facette *info*, lorsqu'une propriété s'applique à un ensemble de tels objets, elle s'applique en fait

aux individus différents dans la dimension considérée. Par exemple, la phrase *Marie a lu trois livres* sera vraie de tout ensemble de trois livres informationnellement différents que Marie a lus.

D'une manière un peu plus précise, si, en suivant l'idée des auteurs, nous considérons qu'un prédicat est susceptible de sélectionner différentes facettes des têtes lexicales de ses arguments, nous avons la contrainte suivante.

- (15) Soit P un prédicat appliqué à un argument A ; si P sélectionne le type τ^2 pour A , l'individuation des objets qui possèdent la propriété dénotée par la tête lexicale de A est régie par τ .

Il faut remarquer que la façon dont l'individuation est régie par le type peut a priori varier. Pour les objets de type (*phys×info*), Asher et Pustejovsky proposent, comme on vient de le voir, que ce soit *info* qui détermine l'individuation. On peut formuler une règle qui définit l'allure générale de l'individuation pour les types produits. Pour cela on admettra que chaque objet a une valeur pour chaque type. Par exemple, pour le type *phys*, un objet donné a comme valeur son identité matérielle. De même, pour le type *info*, un objet donné a comme valeur son identité informationnelle, etc. Pour un objet x , Je noterai ces valeurs $x@phys$ et $x@info$.

- (16) Soit τ un type produit de forme $\tau = (\tau_1 \times \dots \times \tau_k)$ et τ' un sous-ensemble de $\{\tau_1 \dots \tau_k\}$, τ détermine l'individuation des objets à travers τ' lorsque deux objets de type τ sont identiques si et seulement si ils présentent les mêmes valeurs pour tous les types de τ'^3 .

Dans le cas de *livre*, la situation est la suivante. Le prédicat *lire* sélectionne le type (*phys×info*) pour son complément. L'individuation des objets qui possèdent la propriété dénotée par la tête lexicale du complément est régie par le type (*phys×info*) (définition (15)) à travers le type *info*, ce qui signifie (définition (16)) que deux objets dénotés par la tête lexicale seront considérés comme identiques si et seulement si la valeur qu'ils présentent pour *info* est la même. Si la tête lexicale est *livre*, nous obtenons pour la phrase *Marie a lu trois livres* l'interprétation « Marie a lu trois livres de contenu différent ».

Cette solution repose sur l'idée que le prédicat sélectionne des facettes, qui assurent elles-mêmes l'individuation. La prédication *n'est donc pas* directement responsable de cette dernière. Par exemple, *lire* va sélectionner (*phys×info*) et, en vertu de la règle (15), c'est ce produit de types qui va déterminer l'individuation sous une forme générale décrite par (16). Dans la perspective du lexique génératif, il est crucial que l'individuation soit déterminée directement par les types et seulement indirectement par les prédicats, puisque ce sont les types qui constituent le moteur de l'interprétation.

Toutefois, les exemples tels que (11) et (12) posent un problème pour l'analyse d'Asher et Pustejovsky, puisqu'ils infirment l'idée que l'individuation se fait sur la base du type *info*. On pourrait objecter, au moins pour (12), qu'un livre contenant un code caché dans une des ses pages est informationnellement différent des autres exemplaires. Mais cela

2 Le type τ peut être complexe ; par exemple pour un argument de tête lexicale *livre*, $\tau = (phys \times info)$.

3 Dans le cas de *livre*, τ' est simplement $\{info\}$.

n'empêche pas Marie d'être obligée de lire *tous* les exemplaires jusqu'à ce qu'elle trouve le code, ce qui peut l'amener à lire plusieurs fois « le même » livre, du point de vue informationnel. Il existe donc des scénarios où l'individuation n'est pas informationnelle. La question qui se pose alors est la suivante : l'individuation informationnelle est-elle une règle par défaut, annulable dans certains contextes ? L'individuation physique est-elle la règle, même si, dans le cas de *livre* et des entités de type (*phys×info*), elle semble annulée dans certains contextes ? Faut-il admettre les deux catégories d'individuation ? Faut-il recourir à l'individuation forte, qui stipule que deux objets sont identiques si et seulement si ils ont absolument les mêmes propriétés et occupent en particulier la même section d'espace-temps ? La section suivante discute ce problème.

4. La quantification. Le choix de l'individuation

Je défendrai ici une solution simple, qui tient en deux points. Premièrement la quantification à partir d'un domaine suppose une partition de ce domaine. Deuxièmement, toutes les partitions ne sont pas égales quant à l'accès aux individus.

Pour illustrer le premier point, considérons l'exemple suivant. Supposons que Marie cherche à mettre de côté les livres avec une couverture cartonnée d'un certain colis de livres. On observe alors une différence entre des exemples comme (17) et (18). (17) pourrait signifier que Marie a mis à part tous les livres avec une couverture cartonnée si ce sous-ensemble est suffisamment saillant (*tous les livres = tous les livres cartonnés*). Cette interprétation est plus difficile avec (18). Pourtant, il semble que le plan de Marie soit de trier les livres cartonnés et que le facteur d'individuation soit donc la propriété de posséder une couverture cartonnée. Il n'est pas difficile, en revanche, d'interpréter (19) comme signifiant que Marie a lu un exemplaire de chaque livre dans le colis.

- (17) Marie a mis de côté tous les livres
- (18) Marie a mis de côté tous les livres du colis
- (19) Marie a lu tous les livres du colis

Cette différence a une explication triviale : *tous les* signifie réellement *tous les*. On ne peut pas dire que Marie a mis de côté tous les livres du colis si on exclut certains livres, par exemple ceux qui n'ont pas une couverture cartonnée. Pour que le quantificateur fasse sens il faut qu'on ait une partition du domaine, en l'occurrence celui des livres du colis. On ne peut arbitrairement exclure du domaine un sous-ensemble, sauf s'il est clair préalablement que le domaine est restreint, comme dans le cas où le domaine des livres ne contient que des livres à couverture cartonnée. Cependant, comme on l'a noté à propos de (13) et (14), toutes les partitions ne sont pas de bons supports pour la quantification.

Ce sont les types qui donnent accès aux partitions nécessaires pour les scénarios préférés qui sont les plus favorables à la quantification. J'expliquerai d'abord intuitivement sur un exemple ce que j'entends par là. Remarquons qu'il est très difficile d'interpréter (20) comme signifiant (21), ce contraste étant tout à fait analogue aux observations (13) et (14). Cependant, l'interprétation (21) n'est pas complètement exclue, comme le montre (22). Si (22) est possible, c'est que les types mentionnés sont présentés comme suffisants pour l'individuation, le

locuteur présentant la production de Marie comme limitée à deux entités fondamentales, dont les variantes importent peu.

- (20) Marie n'a jamais écrit que deux romans
- (21) Marie n'a jamais écrit que deux types de romans
- (22) Au fond, Marie n'a jamais écrit que deux romans car toutes ses œuvres ne sont que les déclinaisons de deux types de texte

Les exemples tels que (13), (14) et (20)-(22) renvoient à ce que Guarino et Welty (2000) appellent une *propriété identifiante*. Une propriété est identifiante lorsqu'elle ne caractérise qu'une entité unique. Le caractère identifiant dépend de la *granularité* du domaine. Comme on l'a vu plus haut, si l'on considère un domaine de livres, la propriété d'être tel ou tel objet matériel est identifiante alors que la propriété d'avoir tel ou tel contenu informationnel ne l'est pas. Plus précisément, on a (23).

- (23) Pour tout z , $x@phys = z$ et $y@phys = z$ si et seulement si $x = y$. Si $x = y$, il existe un z tel que $x@info = y@info = z$.

Si l'on considère un domaine d'objets informationnels, dont les éléments sont les classes d'équivalence constituées par les livres de même contenu, la propriété $X@info = a$, où a est un contenu particulier et X une variable sur les ensembles de livres, est identifiante. Un seul ensemble de livres a un contenu a .

Les exemples mentionnés jusqu'ici renvoient à deux phénomènes. D'une part, il est beaucoup plus fréquent de distinguer un livre grâce à ses propriétés matérielles ou informationnelles que grâce à une propriété très répandue comme « avoir une couverture cartonnée ». Autrement dit, il y a une hiérarchie des granularités possibles indépendante du contexte. D'autre part, les informations lexicales et contextuelles peuvent favoriser une individuation moins fine que l'individuation matérielle. C'est ce qui se passe pour (4), (6) et (7). La définition suivante introduit les granularités.

- (24) Soit P une propriété. Une granularité pour P est toute couverture exhaustive⁴ de P incluse dans l'ensemble des parties de P . La granularité triviale est l'ensemble $\{\{x\} : x \in P\}$. Si G_1 et G_2 sont deux granularités pour la même propriété, $G_1 \leq G_2$ si et seulement si pour tout élément X de G_1 il existe un Y de G_2 tel que $X \subseteq Y$.

Si l'on se limite à la définition (24), les granularités se comparent en termes de finesse. Si nous notons G_{phys} , G_{info} et G_{type}^k les granularités correspondant aux dimensions matérielle, informationnelle et à la catégorisation en général (les *types* au sens non restreint), on a $G_{phys} \leq G_{info} < G_{type}^k$. Ce qui distingue G_{phys} et G_{info} des autres granularités c'est qu'elles constituent chacune la granularité la plus fine dans leur dimension respective. Dans la dimension matérielle, c'est l'identité matérielle qui va être identifiante; dans la dimension informationnelle, c'est le contenu. A l'opposé, les types peuvent rassembler des objets qui sont matériellement et informationnellement distincts. Les facettes apparaissent donc comme les éléments minimaux de la hiérarchie des granularités dans une dimension particulière.

⁴ C'est-à-dire que l'union des éléments de la granularité est identique à l'ensemble des entités qui vérifient P .

Cette spécificité permet de comprendre pourquoi ce sont les lectures par facettes qui sont privilégiées, au détriment de lectures par catégories générales (types). Puisque la quantification et la référence mettent en jeu l'identification, seules les granularités les plus fines –qui correspondent justement à l'identification– sont retenues. Par ailleurs, chaque scénario induit une mise en perspective des granularités en favorisant certains types de contextes. Étant donné un scénario, une granularité peut être plus ou moins pertinente selon qu'elle intervient ou pas dans le scénario. Les exemples qui paraissent les plus naturels sont ceux où l'on mobilise des facettes (et non des catégories plus générales) et où la granularité choisie correspond à un scénario accessible pour l'interprétation. Par rapport à l'approche du lexique génératif, la différence essentielle est que je ne propose pas d'ordonner les facettes *phys* et *info* pour l'individuation. La priorité accordée à l'une ou à l'autre dépend du scénario reconstruit. Cela permet de rendre compte d'exemples comme (11) et (12). Il subsiste un certain nombre de questions, dont deux seulement sont discutées ici.

La première touche à la sélection par les prédicats comme *lire* ou *mettre de côté*. Faut-il poser des contraintes sur cette sélection, ce qui autoriserait un prédicat à ne « voir » qu'un sous-ensemble des facettes. Par exemple, est-ce qu'un prédicat impliquant des opérations matérielles ne voit pas *info* ? Il y a certainement une préférence des prédicats, mais il me semble difficile d'en faire une contrainte rigide, comme en témoignent (25) et (26). Les locuteurs que j'ai consultés n'ont en général aucun mal avec (25). Ils construisent une interprétation dans laquelle au moins un livre comporte plus d'un volume. Cette possibilité s'explique si on considère que deux ou plusieurs volumes peuvent former un même livre. Dans les termes de Guarino et Welty, l'identification est alors relative à *l'unité* : ce qui compte comme individu singulier c'est toute entité dotée d'une unité, ce qui n'implique pas forcément la continuité spatiale. Pour (26), les locuteurs sont partagés. Certains admettent la possibilité de faire référence à la facette *info*, ce qui produit une lecture dans laquelle Marie a posé trois exemplaires de chacune des quatre œuvres différentes

- (25) Marie a posé les quatre livres sur la table; ça faisait sept volumes en tout
 (26) % Marie a posé les quatre livres sur la table; il y avait trois exemplaires de chaque⁵

La deuxième question concerne l'importance relative des facettes. Des noms comme *œuvre*, *ouvrage* ou *texte* peuvent se combiner à des prédicats matériels (27). Or l'interprétation selon laquelle il y a plus de représentants physiques que d'objets informationnels (si par exemple il y a deux exemplaires de chaque objet informationnel) semble plus facile avec (28) qu'avec (27). Il suffit d'imaginer une situation d'examen où un candidat a plusieurs œuvres au programme.

- (27) Marie a posé l'œuvre (l'ouvrage, le texte) sur la table
 (28) Le candidat avait trois livres devant lui
 (29) Le candidat avait trois œuvres (ouvrages, textes) devant lui

Cela conduit à se demander s'il ne faut pas affecter une sorte de dominance aux facettes, ce qui impliquerait de distinguer les noms par la hiérarchie entre facettes qu'il abritent. Ces deux questions, la sélection par le prédicat et la hiérarchie, font écho au statut incertain des facettes

⁵ Le symbole « % » note une variation entre les locuteurs sur l'appréciation de l'exemple.

dans la littérature psycholinguistique, sur lequel je reviendrai dans la conclusion.

En conclusion, les facettes apparaissent comme le lien entre l'individuation et les dimensions. Leur caractère naturel dépend des scénarios convoqués pour l'interprétation et n'est pas déterminé par un typage fixé à l'avance, même si ce dernier joue un rôle important. En particulier, comme on l'a vu à propos des exemples (6) et (7), la facette *info* peut être remplacée par n'importe quelle dimension qui assure une individuation (un modèle de voiture, un type de tumeur). Enfin, il semble impossible dans l'état actuel des connaissances de proposer une théorie simple, articulée, et empiriquement étayée du phénomène.

5. Le rôle des facettes dans la prédication

Je n'ai jusqu'à présent considéré que des propriétés « internes » de mots comme *livre*, ou, plus précisément, des objets dénotés par le mot. Des discussions récentes ont mis en exergue les associations qu'on pourrait appeler « pratiques » (Cruse 1995, 1999, 2003b, Paradis 2003, Pustejovsky 1995). Dans le cas de *livre*, il s'agit des actions généralement associées aux entités de la catégorie, comme lire ou écrire⁶. Pour illustrer le problème des associations pratiques, je reviendrai sur la question tant débattue de l'analyse du verbe *commencer*. La place manque pour un inventaire détaillé des propositions et je me concentrerai sur une question particulière en schématisant, peut-être exagérément, les types de solutions proposées (voir Godard et Jayez 1993, 1995, Kleiber 1999, Verbert 1979, Peeters 1993, 2003, Pustejovsky 1991, Pustejovsky et Bouillon 1995 pour les principales références). La question est la suivante : alors que (30b) est une interprétation possible de (30a), (31b) n'est pas une interprétation possible de (31a).

- (30a) Marie a commencé le livre
- (30b) Marie a commencé à lire le livre
- (31a) L'équipe a commencé le tunnel
- (31b) L'équipe a commencé à traverser le tunnel

Godard et Jayez (1993) font valoir que ce contraste est problématique pour l'analyse de Pustejovsky (1991) qui est fondée sur les types. Dans celle-ci, *commencer* attend un complément de type *événement* ; lorsqu'il ne le trouve pas, il peut accéder aux facettes du complément qui fournissent une information événementielle. C'est le cas pour *livre*, dont une des associations (dite « téléquie » dans la théorie du lexique génératif⁷) exprime la fonction (en gros, ce à quoi sert un livre). *Commencer* peut récupérer l'information événementielle *lire*, ce qui aboutit à l'interprétation (30b). Il semblerait que la fonction d'un tunnel soit d'être franchi et donc qu'on puisse la récupérer de la même manière, mais le contraste montre que ce n'est pas le cas. Pustejovsky et Bouillon (1995) proposent de modifier l'analyse initiale de Pustejovsky en

6 Un relecteur regrette que la section 5 soit en quelque sorte « déconnectée » des précédentes. Il me semble que c'est précisément le problème posé par les facettes, et que je souhaite illustrer dans cet article : l'unité du terme cache des situations assez différentes.

7 Le lexique génératif segmente l'information en quatre grands attributs, dits *qualia*, l'attribut *constitutif* contient la composition d'une entité (ses parties et, éventuellement, les entités dont elle est une partie), l'attribut *téléquie* sa fonction, l'attribut *agentif* ce qui concerne sa création, l'attribut *formel* contient le typage. Cette version est celle de Pustejovsky (1995). Dans certaines versions plus récentes, l'attribut *formel* ne joue plus de rôle.

distinguant deux verbes *commencer*, selon l'analyse de Perlmutter (1970) et Lamiroy (1987)⁸. Lorsqu'il est verbe à montée, *commencer* sélectionne un événement qui peut être télique ou non alors qu'il faut un événement télique pour *commencer* comme verbe à contrôle⁹. En général, les verbes à contrôle ont un sujet animé et agentif et s'intègrent sans problème dans la construction *x force y à* (test de Perlmutter). Par exemple, (30b) a un sujet animé et agentif et on peut avoir *Sylvie a forcé Marie à commencer à lire le livre*. Il sera beaucoup plus difficile d'avoir des phrases comme ?? *Marie a commencé à être garée dans la rue* où le prédicat est statif et donc non télique. Pour (30a), on a le même point de départ et l'interprétation utilise la facette pratique correspondant à *lire le livre*, qui fournit un prédicat télique. De cette manière, Pustejovsky et Bouillon sont à même d'expliquer pourquoi (32b) ne peut guère être une paraphrase de (32a) : *consulter le dictionnaire* n'est pas télique, comme le montre le contraste entre *consulter le dictionnaire pendant /?? en une demi heure*.

- (32a) Marie a commencé le dictionnaire
 (32b) Marie a commencé à consulter le dictionnaire

Cette nouvelle solution pose plusieurs problèmes, dont je ne mentionnerai que les deux suivants. Premièrement, on voit mal pourquoi (32b) n'est pas bizarre. Si *commencer* s'y comporte comme un verbe à contrôle, il devrait sélectionner un prédicat strictement télique¹⁰. La réponse des auteurs est que, dans ce genre de cas, on a une télicité « cachée », liée au fait que les actions décrites ont un but, qui en constitue le terme. Dans ce cas, comment va-t-on faire la différence entre (32a) et (32b) ? On est obligé d'admettre que *commencer* + GN, qui déclenche une récupération de facettes, n'est pas sensible à la télicité cachée. D'autre part, tous les prédicats agentifs vont impliquer, directement ou indirectement, une télicité cachée, y compris dans des cas comme (33). Bien sûr, on peut dire que Marie a un but (se distraire, être aimable avec Sylvie, etc.), mais ce but ne fournit pas forcément un terme à la conversation. Le remède de la télicité cachée revient à assigner un terme à toutes les activités plus ou moins vaguement motivées.

- (33) Marie a commencé à bavarder avec Sylvie

En plus, il y a des cas où le but n'est pas accessible. Supposons que Marie discute avec Sylvie et lui dise involontairement des choses désagréables, (34) ne présuppose pas que le prédicat *dire des choses désagréables*, qui est non télique, évoque un but quelconque.

- (34) Sans s'en rendre compte, Marie a commencé à dire des choses désagréables à Sylvie

⁸ Il s'agit de la distinction entre verbes à montée (*raising verbs*) et verbes à contrôle (*control verbs, equi verbs*). La terminologie est issue des premières versions de la grammaire générative ; en simplifiant beaucoup, un verbe à montée comme *sembler* était analysé dans le cadre d'une transformation de montée du sujet (*Marie semble être venue* proviendrait de *il semble que Marie est venue*), un verbe à contrôle correspondait à un effacement du sujet (*Marie a envie de venir* proviendrait de *Marie a envie de [Marie venir]*). Pour une analyse plus récente, voir Pollard et Sag (1994, pp. 132-145).

⁹ Sauf erreur de ma part, Lamiroy (1987, p. 292) a été la première à proposer l'hypothèse que les verbes à contrôle ne peuvent pas avoir un complément infinitif statif. L'hypothèse de Pustejovsky et Bouillon est plus restreinte puisqu'elle demande la télicité et pas seulement un trait –statif.

¹⁰ Verspoor (1997, pp. 179-180) fait la même observation en argumentant de manière plus détaillée.

Deuxièmement, et surtout, la nouvelle solution proposée ne règle pas le problème de l'exemple du tunnel (31a,b), car le prédicat *traverser le tunnel* est télique et la facette correspondante exprime la fonction d'un tunnel.

Godard et Jayez (1993, 1995) ont proposé une solution articulée sur l'idée que le prédicat reconstruit ou « interpolé » dans leur terminologie (par exemple *lire*), est soumis à des contraintes dans la construction *commencer* + GN. La contrainte de base est que le prédicat doit exprimer un événement de modification de l'objet intentionnellement contrôlé par le sujet. Cela rend compte immédiatement de toutes les interprétations de création (*commencer un livre* vu comme « commencer à l'écrire »), de consommation (*commencer le fromage* vu comme « commencer à le manger ») ou de transformation (*commencer la salle de bains* vu comme « commencer à la repeindre »). L'exemple du tunnel et les exemples analogues sont bloqués par la contrainte de modification (traverser un tunnel n'implique pas qu'on le modifie). Malheureusement, l'hypothèse a des problèmes avec l'interprétation (30b) de (30a), car il est difficile de comprendre en quoi la lecture d'un livre le modifie. Godard et Jayez parlent d'une modification relative à l'état informationnel, mais leur hypothèse est considérée à juste titre comme peu claire par Copestake (2001) et Verspoor (1997, p. 177). Il semble que l'hypothèse soit suffisamment forte pour exclure le cas du tunnel mais trop forte pour prendre en compte certains cas de non-modification.

Plus récemment, Kleiber (1999, chap. 7), revenant sur le problème, propose deux innovations. Premièrement, il rejette à la fois l'idée d'un traitement fondé (uniquement) sur les types, donc le modèle de Pustejovsky, et l'approche en termes de prédicat interpolé défendue par plusieurs auteurs, auxquels il préfère une approche « iconique », dans laquelle le verbe « a pour complément sémantique le SN2 lui-même et non un processus dont le SN2 serait l'argument » (*op. cit.*, p. 200). Cela a pour conséquence que l'objet doit avoir une structure matérielle qui se prête à une mise en correspondance avec les propriétés temporelles que *commencer* demande. Pour des exemples comme (30a,b), Kleiber considère qu'il y a modification matérielle du livre en ce que, si l'on se place dans la dimension hauteur et vu que la hauteur des pages à lire diminue, « l'état matériel de la partie déjà lue est différent de l'état de la partie qui reste à lire » (*op. cit.*, p. 207). Cette hypothèse est compatible avec le fait qu'il est peu naturel d'employer *commencer* pour des documents très brefs (?? *Marie a commencé le tract / la carte postale*, dans l'interprétation de lecture).

Il y a cependant trois raisons de douter qu'elle soit correcte, raisons qui affectent aussi l'hypothèse de Godard et Jayez. Premièrement, dans un cas de consommation où il y a bien modification matérielle, tous les exemples ne sont pas naturels (35). Deuxièmement, à la différence de ce qui se passe pour d'autres cas de modification, la modification d'un livre dans la lecture n'est pas permanente ou irréversible, mais plutôt transitoire. Troisièmement, il existe des cas où l'idée même de modification est exclue, comme dans (36), puisque l'apprentissage de Marie ne modifie pas directement les disciplines qu'elle apprend.

(35) ?? Marie a commencé le bonbon / sa cigarette

(36) Au lycée, Marie a commencé la trigo / la philo / (l'œuvre de) Balzac

A partir de ces quelques remarques, on peut proposer deux familles de solutions.

La première (Copestake 2001, Verspoor 1997) consiste à admettre que, dans le cas de *commencer* + GN, c'est le lexique qui détermine les probabilités de combinaison et la sensibilité contextuelle. D'une part tous les noms ne donnent pas accès à toutes les associations pratiques, d'autre part les verbes peuvent sélectionner les associations pratiques auxquelles ils accèdent. Dans ce cas, les généralisations sont ou bien des dominantes statistiques ou bien des règles par défaut. La seconde solution maintiendrait qu'il existe des régularités générales formulables en termes intuitifs, même si elles nous échappent pour le moment. Je n'ai aucun élément pour arbitrer entre ces deux points de vue. Je ferai seulement deux observations en forme de question. D'abord on peut se demander quel rôle joue la taille de l'objet consommé dans les constructions *commencer* + GN. Dans (35), on a de « petits » objets et on peut fabriquer des contrastes comme (37) et (38). Il est possible que la notion de « commencement » soit difficilement compatible avec un événement de faible durée, ce qui rendrait compte d'exemples comme ?? *commencer le tract* dans l'interprétation de lecture.

- (37) Marie a commencé % le bonbon / les bonbons¹¹
 (38) Marie a commencé % la bouchée au chocolat / les chocolats

D'autre part, les exemples comme (36) suggèrent qu'il faut faire une place à tout ce qui est activité intellectuelle d'exploitation d'une source d'information (lire, étudier, apprendre, etc.). Cela s'étend à des exemples comme *commencer l'école / le judo / le théâtre*. Ces activités sont complètement contrôlées par l'agent (à la différence de l'écoute d'un morceau de musique qui dépend de son exécution) et ne modifient pas la dénotation du GN objet. Elles modifient l'état de l'agent et, sous cet angle, ressemblent aux changements d'état non contrôlés mentionnés par Godard et Jayez (1993). Ce dernier cas correspond à des maladies qui modifient l'état physique du patient.

- (39) Marie a commencé une grippe carabinée / une dépression

Si l'on reprend sur cette base les différents cas mentionnés par Verspoor (1997, p. 186), on a le classement suivant¹².

Nom ou hyperonyme (en maj.)	Contrôle	Modif. objet	Modif. agent	Trait duratif
écrire TEXTE	oui	oui	?	
dire <i>phrase</i>	oui	oui	?	
créer <i>famille</i>	oui	oui	?	
consommer <i>nourriture</i>	oui	oui	?	

¹¹ Le symbole « % » note une variation entre les locuteurs sur l'appréciation de l'exemple.

¹² Un relecteur se plaint à propos de ce tableau que l'on « se perd dans les détails ». J'avoue mon incompréhension devant cette remarque. Il est justement assez révélateur que les données débordent les classifications qu'on a pu mettre en place sur la seule base des facettes. Mais encore faut-il le montrer empiriquement.

Nom ou hyperonyme (en maj.)	Contrôle	Modif. objet	Modif. agent	Trait duratif
boire <i>liquide</i>	oui	oui	?	
raconter <i>histoire</i>	oui	oui	non	+durée
suivre <i>école</i>	oui	non	oui	
chanter <i>chanson</i>	oui	oui	non	+durée
jouer <i>musique</i>	oui	oui	?	
lire TEXTE	oui	non	oui	
purger <i>peine</i>	?	oui	?	+durée
fumer <i>cigarette</i>	oui	oui	?	
exercer <i>métier</i>	oui	oui	?	
prendre <i>traitement</i>	oui	oui	?	+durée
suivre FORMATION	oui	non	oui	+durée
faire <i>travail</i>	oui	oui	?	+durée
jouer <i>jeu</i>	oui	oui	?	+durée
plaider <i>affaire</i>	oui	?	?	
présenter <i>preuve</i>	oui	oui	non	

Ce tableau appelle plusieurs commentaires. Dans un certain nombre de cas, signalés par +durée, il est possible qu'on ait affaire à des noms possédant une sensibilité temporelle, manifestée par des indications de durée, par exemple *le travail a duré deux heures, un travail d'une heure* (voir Borillo 1989 sur cette question). D'après Godard et Jayez (1993), *commencer* demande le contrôle et la modification des dénnotations de tels noms. De ce point de vue, l'avant dernière ligne pose problème, mais les exemples ne semblent pas naturels en français. Cela peut provenir de la traduction imparfaite de *case* par *affaire*.

(40) L'avocat a commencé ?? son affaire

Par ailleurs, on remarque que, dans tous les autres cas recensés, on a le contrôle et une modification de l'agent ou de l'objet (quand ce n'est pas des deux¹³). Si l'on ajoute à cela un critère de vraisemblance sur la probabilité d'un événement de se dérouler en une seule passe (manger un bonbon, etc.), on voit qu'on rend compte de la majorité des variations indiquées jusqu'ici. Cependant, cela ne signifie pas qu'on puisse *prédire* les emplois naturels. D'abord parce que la description des contraintes demeure fondée sur des notions intuitives (contrôle, modification, exécution en une passe) qui relèvent de notre connaissance du monde. Ensuite parce qu'il existe des différences entre l'anglais et le français, qui seraient à analyser¹⁴, par exemple (41).

¹³ J'ai indiqué par ? les cas où je n'arrivais pas à décider clairement.

¹⁴ Il semble que la couverture d'exemples du corpus utilisé par Verspoor ne soit pas suffisante pour tenir compte de ces cas.

- (41a) In 1986, the Algerian economy **began a crisis** that ...
 [source : <http://unpan1.un.org/intradoc/groups/public/documents/caimed/unpan019331.pdf>]
- (41a') ?? En 1986, l'économie algérienne a commencé une crise qui ...
- (41b) A failed US attempt to abduct Iranian security officers began a crisis that ...
 [source : <http://www.krxa540.com/aggregator/sources/5?page=2>]
- (41b') ?? Une tentative américaine avortée d'enlever des officiers de sécurité iraniens a commencé une crise qui ...

Quoiqu'il en soit, la facette *info* semble jouer un rôle déterminant dans cette distribution des propriétés. En effet, le verbe *commencer* ne s'applique que très difficilement à des objets qui sont ou bien des supports accidentels d'information ou bien des objets d'étude qui ne contiennent pas en eux-mêmes d'information. Le premier cas correspond à la distinction faite par Le Pesant (1994) entre les supports de l'écriture *par destination* et *par accident*. Des mots comme *carrelage* ou *mur* désignent des supports de l'écriture par accident, qui ne sont pas des compléments appropriés de *lire*, ni d'ailleurs d'autres verbes comme *déchiffrer*, *parcourir*, *apprendre par cœur*, etc. Le second cas correspond à tous les objets qu'on peut étudier : bien qu'on puisse (*commencer à*) *étudier un bâtiment*, on ne saurait le *commencer*, probablement parce qu'il ne contient pas d'information de manière intrinsèque.

6. Conclusion

Les deux cas envisagés dans cet article exposent la différence suivante : la quantification est gouvernée par des conditions d'individuation qui ne coïncident avec une distinction des facettes que parce qu'elles contribuent à une fonction générale d'identification ; en revanche, la composition avec *commencer* demande, pour certaines interprétations, que l'objet nominal soit intrinsèquement un véhicule d'information. Dans ce deuxième cas, la facette joue un rôle central et ne peut pas être remplacée par un élément fonctionnellement équivalent. La contribution des facettes à la construction des interprétations n'est donc pas une procédure uniforme, qui se laisserait décrire uniquement par composition de traits constants.

Ce statut difficile à cerner fait écho au statut encore en discussion des modes de polysémie ou de variation du sens dans la littérature expérimentale (Klein et Murphy 2001, 2002, Klepousniotou 2000, Pylkkänen et al. 2006). Les travaux mentionnés se sont focalisés sur des exemples comme *paper*, qui peut désigner aussi bien un objet physique qu'un contenu, une organisation, etc. Klein et Murphy (2001) ont fait observer que ces différents sens ne sont souvent pas articulables dans l'interprétation. Dans leur terminologie, ils sont reliés mais pas similaires. Dans le cas de *livre*, les facettes sont probablement plus articulées, dans la mesure où les propriétés informationnelles ont pour support des propriétés matérielles (pages, chapitres, caractère séquentiel de l'information), comme l'ont noté Godard et Jayez (1993). Cela va dans le sens de l'observation de Cruse selon laquelle les facettes acceptent les coordinations (*un livre épais et intéressant*, etc.)¹⁵.

¹⁵ Cependant, dans certains cas les deux facettes divergent, comme dans ce syllogisme de pacotille.
 a. La description se trouve à la page 20

Est-ce que les propriétés abordées dans cet article sont liées à l'organisation en facettes ? La réponse est négative. D'une part, l'individuation se manifeste pour d'autres éléments de sens. Par exemple *tous les journaux* peut renvoyer à toutes les organisations socio-professionnelles appelées « journal », à l'ensemble des journaux sur un présentoir ou encore à tous les exemplaires d'un même journal. La correspondance entre *phys* et *info* peut rendre les choses plus complexes mais ne détermine pas l'individuation. D'autre part, la dimension informationnelle, dont on a vu l'importance pour *commencer*, se retrouve pour des objets où la correspondance *phys/info* est très faible, comme dans *commencer (à étudier) la théorie de la relativité*, à mettre en rapport avec ?? *La théorie est posée sur la table* ou ?? *La théorie est rouge*. Il semble donc que, si les facettes représentent un cas intéressant de polysémie, elles n'ont pas, en tant que telles, un pouvoir explicatif très significatif.

Références

- Asher, N., Pustejovsky, J., 2005. « The metaphysics of words in context », soumis au *Journal of Logic, Language and Information*.
- Borillo, A., 1989. « Notion de *massif* et de *comptable* dans la mesure temporelle », dans David, J. et Kleiber, G. (éds), *Termes massifs et termes comptables*, Klincksieck, Paris, pp. 215-238.
- Copestake, A. (2001). «The semi-generative lexicon: limits on lexical productivity», dans Bouillon, P. et Kanzaki, K. (éds), *First International Workshop on Generative Approaches to the Lexicon*, Genève, 26-28 avril 2001, École de Traduction et d'Interprétation.
- Copestake, A., Briscoe, T., 1995. « Semi-productive polysemy and sense extension », *Journal of Semantics*, n°=12, pp. 15-67.
- Cruse, D.A., 1995. «Polysemy and related phenomena from a cognitive linguistic viewpoint » , dans Saint-Dizier, P. et Viegas, E. (éds), *Computational lexical semantics*, Cambridge University Press, Cambridge (MA), pp. 33-49.
- Cruse, D.A., 1999. *Meaning in language. An introduction to semantics and pragmatics*, Oxford University Press, Oxford. Deuxième édition : 2004.
- Cruse, D.A., 2003a. « Aux frontières de la polysémie : les micro-sens, dans Rémi-Giraud, S. et Panier, L. (éds), *La polysémie ou l'empire des sens. Lexique, discours, représentations*, Presses Universitaires de Lyon, Lyon, pp. 131-140.
- Cruse, D.A., 2003b. « The construal of sense boundaries », *Revue de Sémantique et Pragmatique*, n°=12, pp. 101-119.
- Godard, D. et Jayez, J., 1993. « Towards a proper treatment of coercion phenomena », *Proceedings of the Sixth Conference of the European Chapter of the Association for Computational Linguistics*, pp. 168-177.
- Guarino, N. et Welty, C., 2000, «Identity, unity, and individuality: towards a formal toolkit for ontological analysis », dans Horn, W. (éd.), *Proceedings of ECAI-2000: The European Conference on Artificial Intelligence*, IOS Press, Berlin, 219-223.
- Jacquey, E., 2001. *Ambiguïtés lexicales et traitement automatique des langues : modélisation de la polysémie logique et application aux déverbaux d'action ambiguë en français*, thèse de doctorat, Nancy II, LORIA.

b. La page 20 est déchirée

c. ?? La description est déchirée

- Jayez, J. et Godard, D., 1995. « Principles as lexical methods », *American Association for Artificial Intelligence Spring Symposium on Representation and Acquisition of Lexical Knowledge*, Stanford, 27-29 mars 1995, pp. 57-68.
- Kleiber, G., 1999. *Problèmes de sémantique. La polysémie en questions*, Presses Universitaires du Septentrion, Villeneuve d'Ascq.
- Kleiber, G., 2000. « Quand y a-t-il sens multiple ? Le critère référentiel en question », dans Soutel O. (éd.), *La polysémie*, Presses de l'Université Paris-Sorbonne, 51-73.
- Klein, D. E. et Murphy, G. L. (2001). « The representation of polysemous words », *Journal of Memory and Language*, n°=45, pp. 259-282.
- Klein, D.E. et Murphy, G. L. (2002). « Paper has been my ruin: conceptual relations of polysemous senses », *Journal of Memory and Language*, n°=47, pp. 548-570.
- Klepousniotou, E., 2002. « The processing of lexical ambiguity : homonymy and polysemy in the mental lexicon », *Brain and Language*, n°=81, pp. 205-223.
- Lamiroy, B., 1987. « The complementation of aspectual verbs in French », *Language*, n°=63, pp. 278-298.
- Le Pesant, D., 1994. « Les compléments nominaux du verbe lire. Une illustration de la notion de 'classe d'objets' », *Langages*, n°=115, pp. 31-46.
- Paradis, C., 2004. « Where does metonymy stop ? Senses, facets, and active zone », *Metaphor and Symbol*, n°=19, pp. 245-264.
- Peeters, B., 1993. « Commencer et se mettre à : une description axiologico-conceptuelle », *Langue Française*, n°=98, pp. 24-47.
- Peeters, B., 2002. « Les constructions du type commencer un livre : état de la question et nouvelles perspectives », dans Larrivé, P. et Lagorgette, D. (éds), *Représentations du sens linguistique*, Lincom Europa, Munich, pp. 167-186.
- Pylkkänen, L., Linás, R. et Murphy, G.L. (2006). « The representation of polysemy : MEG evidence », *Journal of Cognitive Neuroscience* n°=16, pp. 97-109.
- Perlmutter, D.M., 1970. «The two verbs begin», dans Jacobs, R.A. Et Rosenbaum, P.S. (éds), *Readings in English transformational grammar*, Ginn and Company, Waltham (MA), pp. 107-119.
- Pollard, C. et Sag, I., 1994. *Head-driven phrase structure grammars*, CSLI Publications, Stanford.
- Pustejovsky, J., 1991. «The generative lexicon», *Computational Linguistic*, n°=17, pp. 409-441.
- Pustejovsky, J., 1995. *The generative lexicon*, MIT Press, Cambridge (MA).
- Pustejovsky, J. et Bouillon, P., 1995. «Aspectual coercion and logical polysemy», *Journal of Semantics*, n°=12, pp. 133-162.
- Verbert, C., 1979. «Description syntaxico-sémantique de commencer», *Travaux de Linguistique*, n°=6, pp. 57-81.
- Verspoor, C.M., 1997. *Contextually-dependent lexical semantics*, thèse de Ph.D., Université d'Edimbourg.

Jacques Jayez
 ENS Lettres et Sciences Humaines
 15, Parvis René Descartes BP 7000
 69342 Lyon Cedex
jjayez@ens-lsh.fr

et

Laboratoire Langage, Cerveau, Cognition (L2C2)
Institut des Sciences Cognitives
67 Bld Pinel
69675 BRON cedex
jjayez@isc.cnrs.fr